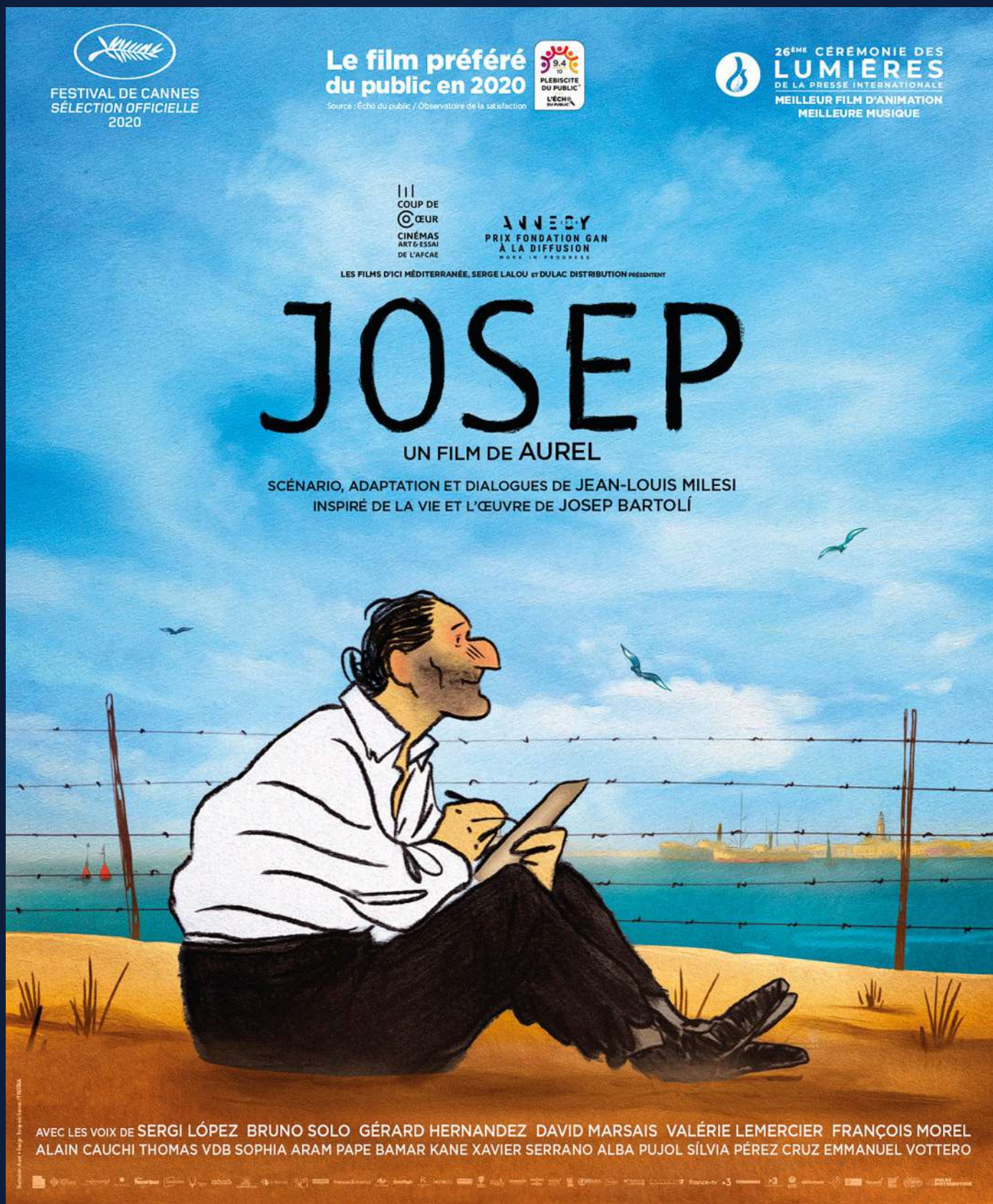






● Raconter par le dessin

«Tu crois qu'ils méritaient ça?» Cette question, c'est Serge qui la pose à son petit-fils, Valentin. «Ils», ce sont les 500 000 réfugiés espagnols qui ont fui le régime franquiste à la fin de la guerre civile d'Espagne; un événement nommé «la *Retirada*». Arrivés (pensaient-ils) au pays de la liberté et des droits de l'homme, ces exilés sont enfermés derrière des barricades sur les plages du sud-ouest de la France. Parmi eux se trouve Josep, un artiste qui dessine tout ce qu'il voit: la construction du camp, la bêtise et la cruauté de militaires français, ses frères et sœurs d'armes reclus comme lui, la vie quotidienne marquée par la faim, le froid, la maladie et la mort. Serge, qui est alors un tout jeune gendarme, se lie d'amitié pour cet homme qui le fascine et lui apprend la vie.

Dans son premier long métrage, le dessinateur Aurel rend hommage à Josep Bartolí et à la puissance évocatrice de ses œuvres, qui touchent particulièrement le jeune Valentin comme elles ont touché son grand-père Serge. Au seuil de la mort, le vieil homme raconte à son petit-fils ce qu'il n'a peut-être jamais raconté à personne. Ce faisant, il transmet la mémoire d'un épisode de l'Histoire peu glorieux – sans doute de ce fait même méconnu – et éveille en lui une conscience esthétique et politique.

● Pourquoi dessiner?

La production de Josep Bartolí (1910-1995) dans les camps de concentration français entre 1939 et 1941 est exceptionnelle, tant par ses sujets que par sa qualité artistique, son nombre et ses conditions de réalisation. Quelles en étaient les motivations? Témoigner, ses dessins documentant en effet le réel qu'il est contraint

d'endurer? Honorer les disparus, comme son ami Hélios, assassiné par deux gendarmes qui ne supportaient pas son indépendance d'esprit, son insoumission? Résister à l'oppression régnante, en continuant à créer, donc à être humain? Supporter cette oppression, et l'absurdité de la situation: les combattants de la liberté dans leur pays enfermés et traités d'«indésirables» par les autorités françaises? Se rappeler – tout est pourtant gravé dans la mémoire de Josep qui, le film le montre, restera durablement hanté par ses séjours dans pas moins de sept camps de concentration avant de réussir à fuir? N'est-ce pas tout simplement, embrassant les motivations qui précèdent, pour survivre, notamment parce que l'exercice de son art, pour un artiste, est un besoin vital?

● Un premier plan programmatique

Le premier plan d'un film marque la rencontre entre l'œuvre et son public. C'est peu dire qu'il est mûrement pensé, particulièrement en animation, où tout est possible. Après le générique de début, au son d'un chant révolutionnaire, *Josep* s'ouvre sur un fond noir. Le vent souffle. Par une ouverture en fondu au noir, deux petites fentes jaunes apparaissent au milieu du cadre, accompagnées d'un grondement animal. Quels sentiments cette image éveille-t-elle chez le spectateur, et à quelles fins? La vitesse du fondu s'accélère, et toute l'image apparaît. Sous la neige qui tombe, un loup nous scrute, prêt à bondir. Dans sa gueule, une poupée. La symbolique s'impose: pas de pitié pour les braves, enfants compris. L'homme est un loup pour l'homme; la suite du film s'emploiera à nous le démontrer – et, heureusement aussi, à révéler d'autres pans de l'humanité autrement plus lumineux. Par quel autre moyen du cinéma ce premier plan révèle-t-il aussi la rigueur des conditions dans lesquelles les exilés espagnols ont franchi la frontière avec la France pendant l'hiver 1939?





● Un film « d'animation » ?

Plutôt que de « film d'animation », Aurel préfère parler de « film dessiné ». Lui-même est dessinateur (de presse et de bandes dessinées). C'est par le dessin qu'il s'exprime, par le trait qui fixe l'instant. Film d'un dessinateur sur un dessinateur, *Josep* rend hommage à l'art du dessin. C'est pourquoi, dans la partie « mémorielle », quand Serge raconte ce qu'il a vécu à Valentin, l'animation semble saccadée. Aurel a dessiné les personnages, mais aucun animateur n'a réalisé les postures intermédiaires entre deux positions. Cet effet, qui peut paraître rude, rend compte de la défaillance de la mémoire de Serge,

ainsi que de la dureté de la vie dans les camps. En revanche, les parties plus « contemporaines » sont réalisées en animation « classique », avec des mouvements fluides.

● Peindre le monde en couleur

Pendant des années, Josep Bartolí a dessiné en noir et blanc, dont bon nombre de caricatures grinçantes. La suite de son exil, au Mexique en 1942, puis aux États-Unis, a coïncidé avec l'apparition de la couleur dans son œuvre, qui devient de plus en plus abstraite. Le film donne à voir ce passage à travers les mots que Frida Kahlo glisse à l'artiste

à la fin du film : « La vie, c'est pas des traits ni des contours, mais des masses de couleurs [...].

Toi, tu te réfugies derrière des traits [...], car ce que tu gardes en mémoire, ça te fait peur. Le jour où enfin tu accepteras la couleur, c'est que tu auras apprivoisé ta peur. » Si la couleur a pu jouer ce rôle pour Bartolí, et pour son œuvre, son usage a de fait radicalement changé au cours du XX^e siècle. Elle n'a plus pour fonction de représenter au plus près le réel. Elle devient une fin en soi.

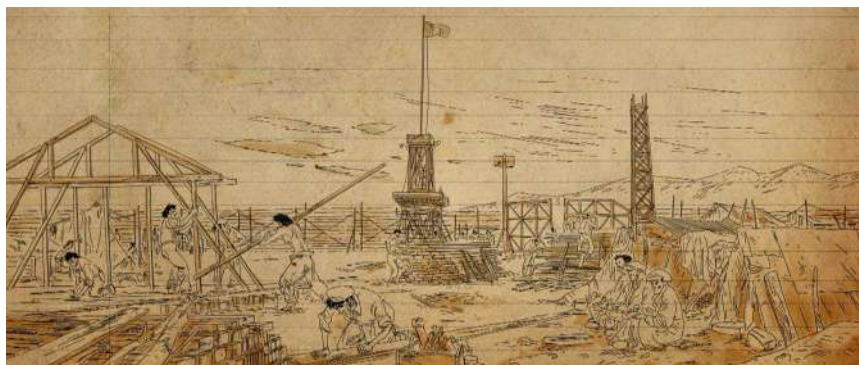
Loin d'être linéaire, le récit de *Josep* mêle des temps différents, représentés par plusieurs styles d'animation. Serge raconte ce qu'il a vécu dans le sud-ouest de la France entre 1939 et 1944 à travers un long flash-back. Il évoque également son voyage au Mexique. Du point de vue temporel, ce passage est en fait la poursuite de son expérience française, mais l'animation est plus fluide et colorée, et le décor bien différent. Entre ces strates s'insèrent des plans en légère surexposition de Josep dans son atelier new-yorkais, que l'on peut situer au début des années 1990. Enfin, l'épilogue montre Valentin qui, jeune adulte, a retenu la leçon de vie de son grand-père en rendant toute sa dignité à un martyr. En quoi cette construction sert-elle les enjeux du film, tant d'un point de vue historique que plastique ?



● Un film hybride

Josep est un film d'animation dit « documentaire », autrement dit, dans l'acceptation classique du terme, « opposé à la fiction », et censé restituer « le réel », soit une réalité brute qui existait avant la réalisation du film. Or, si Josep Bartolí a bel et bien existé, la plupart des autres personnages sont des inventions du scénariste Jean-Louis Milesi. Autre fait remarquable : comme indiqué, *Josep* est un film « d'animation ». Aussi n'enregistre-t-il pas des lieux, des personnes, des sons captés dans le réel. C'est une pure création de l'esprit d'artistes engagés dans le projet.

Pour autant, *Josep* rend compte avec exactitude d'une réalité passée. D'abord parce que les dessins de Bartolí font partie intégrante du film. Ils existent et ont même été rassemblés dans son ouvrage, paru en 1944, ainsi que dans celui coécrit par son neveu, *La Retirada* ; c'est d'ailleurs après avoir découvert ce livre qu'Aurel, le cinéaste, a eu l'idée de son film. Ensuite parce que les figures décrites dans le film – le gendarme plein d'humanité et d'empathie, ses collègues opportunistes, les tirailleurs sénégalais, les réfugiés faisant preuve de solidarité, de courage, de capacité d'adaptation, et d'appétit de vivre... – ont existé. Aussi parce que



l'artiste mexicaine Frida Kahlo (1907-1954) a été liée à Bartolí. Enfin parce que les camps eux-mêmes ont existé – ils ont pour la plupart disparu. Raconter cette histoire par le biais de personnages proches de nous (un vieil homme et son petit-fils), de notre quotidien, nous permet de plonger dans le récit tête baissée, vibrant à l'unisson de leurs émotions. Ces camps qui entachent l'histoire de France resteront ainsi gravés dans nos mémoires.

● Fiche technique

JOSEP

France, Espagne, Belgique | 2020 | 1h14

Réalisation et direction

artistique

Aurel

Scénario

Jean-Louis Milesi

Musique

Silvia Pérez Cruz

Format

2.39, couleur

Interprétation

Sergi López

Josep

Silvia Pérez Cruz

Frida Kahlo et Bertillia

Gérard Hernandez

Serge âgé, le grand-père

Bruno Solo

Serge jeune, le gendarme

David Marsais

Valentin

● Aller plus loin

Trois bandes dessinées

- Jean-Marie Minguez, Henri Fabuel, *Exil* (2013), Vents d'ouest, 2021.
- Alain Munoz, *D'ailleurs* (2017), Bleu dans vert, 2023.
- Art Spiegelman, *Maus* (1980-1991), Flammarion, 2019.

Deux livres

- Luis Bonet, *Une auberge espagnole* (1994), Agone, 2016.
- Laurence Garcia et Georges Bartolí, *La Retirada – Exode et exil des républicains d'Espagne* (2009), Actes Sud BD, 2023.

Trois films

- *Land and Freedom* (1995) de Ken Loach, DVD, Diaphana.
- *Frida* (2002) de Julie Taymor, Blu-ray, Studiocanal.
- *Parce que j'étais peintre* (2013) de Christophe Cognet, DVD, Jour2Fête

CNC

Toutes les fiches Lycéens et apprentis au cinéma sur le site du Centre national du cinéma et de l'image animée :

↳ cnc.fr/cinema/education-a-l-image/lyceens-et-apprentis-au-cinema/dossiers-pedagogiques/dossiers-maitre

Retrouvez des entretiens avec des cinéastes et des professionnels du cinéma, des vidéos d'analyse de films sur :

↳ youtube.com/@LeCNC



capricci
ÉDITEUR DE CINÉMA



AVEC LE SOUTIEN
DE VOTRE
CONSEIL RÉGIONAL